

LES ÉTUDES DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN FRANCE

Depuis un certain nombre d'années, " le Vieux Pays " ne laisse plus aux pays allemands, avec les Harnack, les Ebert, les Bardenhever, les Ekrhard, le monopole de l'étude des anciennes littératures chrétiennes, ni même la prédominance en ces matières, que nous avons perdue depuis le 17^e siècle, époque des travaux de Lenain de Tillemont et des Bénédictins. Une publication de première importance vient d'avoir lieu qui fait événement et précipite notre heureuse ascension à cet égard.

La littérature grecque chrétienne est déjà solidement représentée à la Sorbonne par l'un de ses maîtres M. Puech et, en dehors, par Mgr Batiffol, et le Père Delahaye, le bollandiste de la Société de Jésus. Quant à la littérature latine des mêmes siècles, entr'ouverte chez nous par *la Fin du Paganisme* de Gaston Boissier, elle règne au Collège de France avec M. Paul Monceaux, membre de l'Institut, qui a fait en cinq volumes, depuis 1901, *l'Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*. De plus on savait depuis plusieurs années qu'elle était le but constant des efforts du premier professeur envoyé jadis par Ferdinand Brunetière à la chaire de l'Université Laval de Montréal, nous voulons parler de M. Pierre de Labriolle, qui, arrivé sur les bords du Saint-

Laurent dans l'éclat radieux de son jeune bonheur, a laissé un si charmant souvenir dans l'esprit des canadiens qui l'ont connu de 1898 à 1901. L'ancien maître de Montréal, qui aime à exporter la pensée française, a vécu ensuite treize années à Fribourg en Suisse où il enseigna continûment la littérature latine chrétienne dans l'Université catholique de cette ville, tout en préparant et en passant en Sorbonne ses remarquables thèses de doctorat ès-lettres sur l'*Histoire du Montanisme*, tout en multipliant les éditions et les traductions des écrits des Pères, avec une belle et forte unité imprimée à toute son activité scientifique, mérite singulièrement rare dans les conditions de la vie moderne.

Désireux de rentrer en France, M. de Labriolle fut demandé, à l'unanimité, par notre Université de Poitiers pour y occuper la chaire magistrale de Littérature latine et Institutions romaines, où il fut aussitôt titularisé, l'emportant haut la main sur six concurrents dont quelques-uns étaient de haute valeur. Voilà pourquoi depuis 1918 nous sommes deux maintenant ici à avoir connu, c'est-à-dire à aimer le Canada, et, suivant le dicton français, les oreilles doivent maintes fois vous tinter, chers Cousins Canadiens, lorsque les professeurs de Littérature latine et de Littérature française de Poitiers se rencontrent et mettent en commun leurs anciens et doux souvenirs, et cela est bien dans notre vieille capitale du Poitou à laquelle nous pensions quand nous visitions Québec et qui rappelle Québec aux Canadiens qui nous font le plaisir de venir nous visiter⁽¹⁾.

Nos histoires classiques de la littérature latine par Pierron (1852) et Paul Albert (1871) ne touchaient pas un mot des lettres chrétiennes. Celle de Talbot (1883) leur consacrait une page, et en 1885, celle de Nageotte 32 pages. Le progrès ne fut sensible qu'avec la petite *Histoire de la Littérature latine* de MM. Jeanroy et Puech (1891) grâce à la compétence

(1) Permettra-t-on au profane qui écrit ces lignes avec toute sa sincérité, de rappeler qu'il a donné quelques années de sa jeunesse à l'étude du 2^e siècle chrétien pour sa thèse latine de doctorat ès-lettres sur *Athénagore* (Paris, etc., Colin, 1898), et qu'il a fait ensuite pendant trois années un cours libre de littérature chrétienne à notre Faculté?

personnelle de ce dernier, et l'ouvrage si agréable et si répandu de M. René Pichon sur la même matière consacre près du sixième de son contenu à la littérature chrétienne.

La voici maintenant qui triomphe avec un magnifique volume in-8 de 742 pages, paru en 1920 à la nouvelle Société d'Édition " Les Belles Lettres " (boulevard Saint-Germain 157, à Paris), dans la Collection Guillaume Budé, qui vient de se constituer afin surtout de nous libérer de la sujétion des éditeurs d'Outre-Rhin.⁽¹⁾

Cette magistrale *Histoire de la Littérature chrétienne* est dédiée par M. de Labriolle à son ancien maître, M. l'abbé Paul Lejay, membre de l'Institut, qui vient malheureusement d'être emporté prématurément, à peine avait-il mis la dernière main à ses deux excellentes éditions classiques d'Horace et de Virgile.

A la belle et même somptueuse apparence du volume répond de tous points le fond des choses. L'érudition, complète sur les innombrables questions de ces six premiers siècles chrétiens, peut satisfaire les plus exigeants, et Dieu sait si nous le sommes sur ce point au vieux pays : on voit que l'auteur a pénétré tous les textes latins, et même grecs ou syriaques, et sa connaissance de l'anglais et de l'allemand lui a permis de se mettre au courant des études essentielles faites sur chacun d'eux. En véritable savant il montre modestement les points sur lesquels la science n'est point achevée, de sorte que cette Histoire est une mine, dûment éclairée, des sujets de travaux à entreprendre.

Des tableaux chronologiques présentent à la fin la concordance de la littérature latine chrétienne avec sa sœur la grecque chrétienne et avec les lettres profanes, et donnent aussi la suite datée des œuvres pour chacun des principaux écrivains.

Sobres, encore que nuancés, les jugements sont marqués au coin d'une absolue indépendance, ils sont tout " objectifs ", comme nous disons en notre jargon moderne, et l'on perçoit clairement que l'histoire dans la sévérité raffinée de

(1) Prix de 1920 : 20 f.

sa conscience pour elle-même, entend ne pas laisser ses convictions colorer ses décisions : elles lui servent uniquement à augmenter sa compréhension des œuvres, et visiblement il met à maintenir cette attitude une sorte de coquetterie.

Si documenté et si scientifique, cet ouvrage, qui le croirait ? est des plus agréables à lire, presque autant (bien que plus érudit) qu'un volume de Gaston Boissier, et il s'adresse aussi bien aux gens cultivés qu'aux spécialistes. La trame du style est faite, comme celle de la conversation de l'auteur, d'une simplicité pénétrante relevée par des mots d'une spirituelle propriété, avec quelques audaces de néologismes ou d'archaïsmes, auxquelles je ne tiens pas, comme les termes de " poétisation " ou de " vacillation ".

Les développements fermement équilibrés donnent l'impression que tant de minutieuses analyses sont résumées et dominées par un vigoureux esprit de synthèse qui, après les longues descentes dans les sentiers de la plaine, aime à prendre et à donner une vue panoramique des choses. Souvent ces pages s'organisent en amples tableaux, animés de fréquentes notations d'états d'âme, auxquelles se plaît justement la psychologie de l'écrivain.

Ce rare ensemble de qualités peut particulièrement s'apprécier quand l'auteur aborde l'étonnant IV^e siècle, qui est l'âge d'or de la littérature latine chrétienne, avec saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin . . . Et quelle convenance des choses que ces pages se soient trouvées écrites à Poitiers et imprimées à Ligugé, près du monastère bénédictin, dans ces lieux mêmes où vécurent, prièrent, et s'aimèrent saint Hilaire et saint Martin, qui ne contribuèrent pas peu, comme on le sait, à l'éclat de la gloire du IV^e siècle chrétien ! Voilà donc 1600 ans que le labeur des lettres chrétiennes s'exerce dans notre vieille et pittoresque vallée du Clain

Parmi toutes les figures diverses auxquelles s'applique successivement la compréhension nuancée de M. de Labriolle, je soupçonne que pas une ne l'attache autant que celle de saint Jérôme, dont il avait déjà traduit tant d'œuvres en français ; avec un avide intérêt, il le suit, pendant 50 pages,

à travers toute sa carrière orageuse, dans ses trois années de séjour à Rome (382-385), où le grand homme d'action se rendit vite impossible, prodiguant à la fois les trésors de sa tendresse et ceux de sa verve satirique, ce qui prouve sans doute une fois de plus que les grandes indignations viennent des grandes amours, — dans ses 20 ans d'exégèse à Bethléem au sein de cette laborieuse solitude, empoisonnée par les plus âpres querelles théologiques sur l'origénisme, et doucement environnée des pieuses et chères amies les patriciennes venues de Rome, sainte Paule et sa fille. L'on ne voit pas beaucoup d'hommes qui aient été dans leur vie plus cordialement haïs et plus sincèrement aimés. Sur cette puissante personnalité, l'historien conclut :

“ J'en ai atténué le moins possible le magnifique relief, tout en me rendant compte que certains traits ont pu paraître singuliers à ceux qui conçoivent la sainteté sous un aspect un peu conventionnel de benoîte douceur. A ce prix, Jérôme serait un saint hors cadre. Son imagination ardente, ses passions fougueuses, quoique disciplinées, sa nature violente et éruptive, le rattachent de toutes parts à l'humanité réelle. Il est profondément humain. Mais ce qu'il y a de plus remarquable chez lui, n'est-ce pas justement qu'avec ce tempérament tout impulsif, il ait subordonné constamment à une fin nettement définie l'activité multiple de sa vie ? Le bien de l'Église, voilà le but vers lequel tous ses efforts ont convergé... Il y a peut-être, parmi les Pères de l'Église, des physionomies plus délicates, plus nuancées, plus fines, celle d'un Ambroise, d'un Augustin, par exemple. Mais il n'y en a pas de plus vigoureuse, ni dont on entrevoie mieux, après tant de siècles écoulés, à travers la lettre morte, la vie, l'expression et la flamme.”(1)

Quels sont maintenant les pèlerins de Rome qui ne penseront pas que le peintre le Dominiquin fut inspiré par la réalité dans son célèbre tableau de la Pinacothèque du Vatican, *La dernière Communion de saint Jérôme*, quand il nous a montré ce puissant squelette affaissé de vieux lutteur qui semble n'avoir plus de force que pour recevoir son Dieu ?

Je ne puis mieux terminer qu'en transcrivant une partie de la Conclusion générale, où l'on jugera de la finesse, de la fermeté et de la modération voulue de l'historien :

“ Je crois n'avoir pas surfait les mérites de la littérature latine chrétienne. Je n'ai point dissimulé que les véritables artistes littéraires y furent rares. Avec sa sensibilité vibrante, sa chaude imagination, saint

(1) pp. 499 et 500.

" Augustin en avait l'étoffe : l'action pratique l'accapara de bonne heure,
 " et on ne rencontre qu'exceptionnellement, dans son œuvre de polémique
 " ou d'exégèse, des pages qui égalent certains chapitres merveilleux des
 " *Confessions*. Saint Jérôme eût été, lui aussi, un maître en fait de style,
 " s'il l'eût voulu, ses lettres le démontrent assez : il s'est assujéti, sacrifié
 " à ses travaux scripturaires. N'oublions pas Tertullien, incomparable
 " quand la passion le soulève, mais gâté à demi par sa propre subtilité. A
 " tous, la rhétorique a fait beaucoup de mal, en ce sens que leur souci du
 " bien dire s'est contenté des procédés traditionnels qu'elle enseignait, et,
 " soit scrupule religieux, soit erreur de goût, s'est trop rarement mis en
 " peine d'une originalité plus exquise . . .
 " Quels qu'en soient les déficits, cette vivante littérature chrétienne
 " latine mérite d'être mieux étudiée qu'elle ne paraît l'être communément,
 " et quiconque s'intéresse à l'histoire des idées ne regrettera pas d'avoir
 " porté de ce côté son effort. Nombreux sont les problèmes historiques
 " et littéraires qu'on ne saisit dans leur plénitude que lorsqu'on a vu s'en
 " constituer les données dans la période même que nous venons de parcou-
 " rir. Et puis, combien de personnalités puissantes s'y révèlent, combien
 " de magnifiques consciences, combien d'âmes pathétiques, anxieuses de
 " la destinée humaine, et conservant chacune, en dépit de la communauté
 " des croyances et de l'identité des solutions théoriques, leur réaction ori-
 " ginale en face de cette énigme éternelle ! Du jour où notre enseigne-
 " ment supérieur fera une part plus généreuse à quelques-unes de leurs
 " œuvres maîtresses, la recherche scientifique s'orientera de nouveau vers
 " les études patristiques, et nous serons en voie de reconquérir dans ce
 " domaine l'ancienne hégémonie dont une longue incuriosité nous a dépos-
 " sédés."(1)

Ce dernier souhait pédagogique est en bonne voie de réalisation : à l'occasion de la toute récente transformation de notre licence ès-lettres en groupement de certificats, la Faculté des Lettres de Poitiers va pouvoir, grâce à la présence de M. de Labriolle, délivrer un nouveau *Certificat d'Études patristiques*, qui ne manquera pas d'attirer autour de sa chaire une légion d'étudiants laïcs et ecclésiastiques, où les Canadiens seront les très bienvenus.

En attendant, le Canada, qui a eu les prémices de sa science, de son talent et de son dévouement, peut être fier de Pierre de Labriolle comme la France en est fière : que sa grande modestie y consente ou non, il vient, par la publication de son *Histoire*, de s'imposer comme le maître des Études de Littérature latine chrétienne.

LOUIS ARNOULD,

Correspondant de l'Institut.

(1) pp. 689-691.